**Le Philosophe scythe.**

Un Philosophe austère, et né dans la Scythie,

Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un Sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
Et, comme ces derniers satisfait et tranquille.

Son bonheur consistait aux beautés d’un jardin.
Le Scythe l’y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l’inutile,
Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la Nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda :
Pourquoi cette ruine. Était-il d’homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
" Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;
Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
– J’ôte le superflu, dit l’autre ; et l’abattant,
Le reste en profite d’autant. "
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l’âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu’aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l’on soit mort.

***L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit***

*Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrais être en lieu d’où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de Royaume en Royaume,
Fidèles courtisans d’un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L’inconstante aussitôt à leurs désirs échappe :
Pauvres gens, je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,
Et le voilà devenu Pape :
Ne le valons nous pas ? Vous valez cent fois mieux ;
Mais que vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu’on quitte,
Le repos, le repos, trésor si précieux,
Qu’on en faisait jadis le partage des Dieux ?
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette Déesse,
Elle vous cherchera ; son sexe en use ainsi.
Certain couple d’Amis en un bourg établi,
Possédait quelque bien : l’un soupirait sans cesse
Pour la Fortune ; il dit à l’autre un jour :
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n’est prophète
En son pays ; cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l’autre Ami, pour moi je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous ; suivez votre humeur inquiète ;
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L’ambitieux, ou si l’on veut, l’avare,
S’en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la Déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c’est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l’on sait être les meilleures ;
Bref, se trouvant à tout, et n’arrivant à rien.
Qu’est ceci ? ce dit-il ; cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là ; D’où vient qu’aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse ?
On me l’avait bien dit, que des gens de ce lieu
L’on n’aime pas toujours l’humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour ; messieurs, de cour adieu.
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate ;
Allons là. Ce fut un de dire et s’embarquer.
Âmes de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l’abîme défier.
Celui-ci pendant son voyage
Tourna les yeux vers son village
Plus d’une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines,
On s’en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L’homme arrive au Mogol*[*N 1*](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Homme_qui_court_apr%C3%A8s_la_fortune_et_l%27Homme_qui_l%27attend_dans_son_lit#cite_note-1)*; on lui dit qu’au Japon
La Fortune pour lors distribuait ses grâces.
Il y court ; les mers étaient lasses
De le porter ; et tout le fruit
Qu’il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
Demeure en ton pays par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l’avait été ;
Ce qui lui fit conclure en somme,
Qu’il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi ;
De régler ses désirs faisant tout son emploi.
Il ne sait que par ouïr-dire
Ce que c’est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu’au bout du monde
On suit, sans que l’effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil*[*N 2*](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Homme_qui_court_apr%C3%A8s_la_fortune_et_l%27Homme_qui_l%27attend_dans_son_lit#cite_note-2)*,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.*

***Démocrite et les Abdéritains*** est la vingt-sixième [fable](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fable) du livre VIII de [Jean de La Fontaine](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_de_La_Fontaine) situé dans le second recueil des [*Fables de La Fontaine*](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fables_de_La_Fontaine), édité pour la première fois en [1678](https://fr.wikipedia.org/wiki/1678).

**Texte de la fable**

Démocrite et les Abdéritains - Ajulejos - Monastère de Saint-Vincent de Fora (Lisbonne).

*Que j’ai toujours haï les pensers du vulgaire*[*N 1*](https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9mocrite_et_les_Abd%C3%A9ritains#cite_note-1)*!
Qu’il me semble profane, injuste, et téméraire ;
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu’il voit en autrui !
Le maître d’[Épicure](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89picure%22%20%5Co%20%22%C3%89picure)*[*N 2*](https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9mocrite_et_les_Abd%C3%A9ritains#cite_note-2) *en fit l’apprentissage.
Son pays le crut fou : Petits esprits ! mais quo ?
Aucun n’est prophète chez soi.
Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage.
L’erreur alla si loin, qu’[Abdère](https://fr.wikipedia.org/wiki/Abd%C3%A8re_%28cit%C3%A9_antique%29%22%20%5Co%20%22Abd%C3%A8re%20%28cit%C3%A9%20antique%29)*[*N 3*](https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9mocrite_et_les_Abd%C3%A9ritains#cite_note-3) *députa
Vers* [*Hippocrate*](https://fr.wikipedia.org/wiki/Hippocrate)*, et l’invita,
Par lettres et par ambassade,
À venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l’esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l’estimerions plus s’il était ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe il y joint les atomes*[*N 4*](https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9mocrite_et_les_Abd%C3%A9ritains#cite_note-4)*,
Enfants d’un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et mesurant les Cieux sans bouger d’ici bas
Il connaît l’Univers et ne se connaît pas.
Un temps fut qu’il savait accorder les débats ;
Maintenant il parle à lui-même.
Venez divin mortel ; sa folie est extrême.
Hippocrate n’eut pas trop de foi pour ces gens :
Cependant il partit : Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause ; Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu’on disait n’avoir raison ni sens
Cherchait dans l’homme et dans la bête
Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis prés d’un ruisseau,
Les labyrinthes*[*N 5*](https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9mocrite_et_les_Abd%C3%A9ritains#cite_note-5) *d’un cerveau
L’occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s’avancer,
Attaché*[*N 6*](https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9mocrite_et_les_Abd%C3%A9ritains#cite_note-6) *selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu’on peut penser.
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l’homme et sur l’esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n’est pas besoin que j’étale
Tout ce que l’un et l’autre dit.
Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j’ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu*[*N 7*](https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9mocrite_et_les_Abd%C3%A9ritains#cite_note-7)

# Le Juge arbitre l’Hospitalier et le Solitaire

Trois saints, également [jaloux de leur salut](https://www.lafontaine.net/les-fables/les-fables-du-livre-xii/le-juge-arbitre-lhospitalier-et-le-solitaire/#2),
Portés d’un même esprit, tendaient à même but.
Ils s’y prirent tous trois par des routes diverses:
Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L’un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu’en apanage on voit aux procès attachés,
S’offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux [d’établir ici-bas sa fortune](https://www.lafontaine.net/les-fables/les-fables-du-livre-xii/le-juge-arbitre-lhospitalier-et-le-solitaire/#3).
Depuis qu’il est des lois, l’homme, pour ses pêchés,
Se condamne à l’aider la moitié de sa vie:
La moitié? les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu’il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; et le soin de soulager ces maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d’alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l’exercice au pauvre hospitalier,
[Chagrins](https://www.lafontaine.net/les-fables/les-fables-du-livre-xii/le-juge-arbitre-lhospitalier-et-le-solitaire/#4) , impatients, et se plaignant sans cesse.
 » Il a pour tels et tels un soin particulier,
Ce sont ses amis; il nous laisse. »
Ces plaintes n’étaient rien au prix de l’embarras
Où se trouva réduit [l’appointeur de débats](https://www.lafontaine.net/les-fables/les-fables-du-livre-xii/le-juge-arbitre-lhospitalier-et-le-solitaire/#5) :
Aucun n’était content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenait:
Jamais le juge ne tenait
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l’appointeur:
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur:
Tous deux ne recueillant [que plainte et que murmure](https://www.lafontaine.net/les-fables/les-fables-du-livre-xii/le-juge-arbitre-lhospitalier-et-le-solitaire/#6) ,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d’âpres rochers, près d’une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l’autre saint, lui demandent conseil.
 » Il faut, dit leur ami, [le prendre](https://www.lafontaine.net/les-fables/les-fables-du-livre-xii/le-juge-arbitre-lhospitalier-et-le-solitaire/#7)  de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu’impose à tous mortels la Majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L’on le peut qu’aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l’eau: vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. -Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu’aux effets du cristal nous venons d’opposer.
– Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au désert. »
Ainsi parla l[e solitaire](https://www.lafontaine.net/les-fables/les-fables-du-livre-xii/le-juge-arbitre-lhospitalier-et-le-solitaire/#8).
Il fut cru; l’on suivit ce conseil salutaire.Ce n’est pas qu’un emploi [ne doive être souffert](https://www.lafontaine.net/les-fables/les-fables-du-livre-xii/le-juge-arbitre-lhospitalier-et-le-solitaire/#9) .
Puisqu’on plaide, et qu’on meurt, et qu’on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas:
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s’oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces ouvrages:
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages:
Par où saurais-je mieux finir?